

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 27 SEPTEMBRE 1884.

No. 40

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

Les Petits qui S'envolent.

Ah ! oui, qu'ils sont heureux ! tous ces beaux petits anges,
Qui s'en vont, souriants, à leurs premiers printemps,
S'asseoir aux pieds de Dieu, pour chanter ses louanges
Jusqu'au delà des temps.

Tous ces blonds chérubins, qu'il faut que Dieu les aime !
Pour qu'ils soient appelés, sans lutte et sans combats,
A partager la gloire et le bonheur suprême,
Promis à ses soldats.

Comme ces colibris, qui des fleurs demi-closes,
Aspirent, en passant, le suc essentiel ;
A la coupe des jours trempant leur lèvres rondes,
Ils n'ont bu que le miel.

Voyant sur une mer au-dessus des orages
Emportés, tout ravis, sur l'aile des flots bleus ;
Ils n'ont plus, comme nous, à craindre les naufrages
De nos fleuves houleux.

Que Dieu leur a caché de cruelles tempêtes !
A ces frères épis moissonnés dans leur fleur ;
Craignant, pour eux l'automne, il a soustrait leurs têtes
Aux vents froids du malheur.

Eux, qui nous ont quittés avant l'âge des songes,
Avant ces jours fiévreux où l'on croit tout tenir ;
Ils n'auront pas connu les engageants mensonges
Que promet l'avenir.

Eternels héritiers du Royaume Adorable
Où le bonheur d'hier sourit au lendemain ;
Ils n'ont jamais senti la soif insatiable
Du pauvre cœur humain.

Ils n'ont pas eu, hélas ! en touchant à la terre,
A suivre des cercueils le cœur plein et navré ;
Et sur un être cher dormant au cimetière,
Leurs yeux n'ont pas pleuré.

Anges, oh ! dites-moi ? Quand tout dort dans nos plaines,
Quittez-vous quelquefois vos sommités lointaines,
Pour visiter notre séjour ?
Est-ce vous, qui venez réchauffer de votre aile,
Les petits orphelins de la pauvre hirondelle,
Tombés aux griffes du vautour ?

Est-ce à vous qu'il répond, l'enfant encore aux langes ?
Quand sa bouche bégaye, avec des sons étranges,
Des fragments de mots isolés ;
Et rêve-t-il du Ciel ? quand on le voit sourire,
Pendant son doux sommeil, aux baisers du zéphire,
Comme les jeunes fleurs des blés.

Purs et subtiles rayons de l'immortelle flamme !
Vous êtes remontés, en passant par notre âme,
Vers votre lumineux foyer ;
Mais vous avez laissé, dans vos berceaux, la douce
Et moelleuse chaleur, que laisse, au nid de mousse,
L'oiseau qui vient d'y sommeiller.

Combattez avec nous, bienheureux petits anges ?
Vous qui formez Là-Haut les célestes phalanges,
Dont s'entourne l'Eternel ?
Dans l'immortel séjour, soyez notre avant-garde ?
Préparez la victoire ? Hélas ! car il nous tarde
D'aller nous reposer au Ciel.

Aux brises de la terre, ouvrez votre aile blonde !
Venez tendre la main aux naufragés du monde,
Qui sont sans pain et sans abris !
Pour atteindre le port la route est graveleuse ;
Faites couler, d'En-Haut, de l'eau miraculeuse
Sur leurs pieds saignants et meurtris ?

Puisque le bord du Ciel est au-delà des cimes,
Par pitié ! sous nos pas, éclairez les âmes,
De vos étincelants flambeaux !
Afin qu'aux pieds de Dieu, dans les clartés divines,
Nous puissions, de nos cœurs arrachés aux épines,
Rapporter les derniers lambeaux.

Ne nous oubliez pas ! Et consolez vos mères
Qui répandent encor des larmes bien amères
Sur vos silencieux berceaux.
Demandez au bon Dieu, pour ces âmes si bonnes,
Qu'il tresse pour leurs fronts d'immortelles couronnes,
Dont vous serez les blancs joyaux.

O vous qui les pleurez ses petits qui s'envolent !
Votre cœur vous abuse, et vos pleurs vous affolent.
Vos enfants sont au Ciel ! Pourquoi vous attrister ?
Leur bonheur est complet ! Qu'ont-ils à regretter ?

O mères ! Les écueils des sentiers du jeune âge ;
Les angoisses du cœur, à son premier orage ;
Les rêves d'avenir, laissés sur le chemin ;
Les amitiés d'hier mortes le lendemain ;
Les vertus d'apparat d'hypocrites infirmes ;
La haine qui poursuit jour et nuit ses victimes ;
Les leçons du malheur ; la triste pauvreté ;
Les abandons cruels des jours d'adversité ;
Les vifs empressements que l'intérêt réveille ;
Les dédains écrasants des riches de la veille ;
Les orgueils du méchant ; l'injustice et l'affront ;
L'insulte prodiguée au plus généreux front ;
Les grands déraillements où tout croule et s'abîme ;
Les sombres désespoirs qui mènent à l'abîme ;
Les séparations, les exils douloureux ;
Les drames déchirants de l'heure des adieux ;
La mort des siens, les deuils, les pleurs du cimetière ;
Les regrets condensés d'une existence entière ;
La vieillesse ployant sous son propre fardeau :
Vollà ce qu'on ignore ! en mourant au berceau.

ALFRED MORISSET.

Sainte-Hénédine, sept. 1884.

CHRONIQUE.

C'est encore moi, j'en suis fâchée pour ceux que ça gêne. Je ne puis résister au désir et je dirai presque au devoir qui me pousse à reprendre la plume. Je l'avais caché, cet instrument de travail, après la fête, la grande fête, l'incomparable fête du Cinquantenaire. Ces rues vides, ou à peu près, cette solennité patriotique sans patriotisme, ces orateurs prêchant la concorde, l'union, l'amour du prochain en se lançant des traits plus ou moins blessants, et déguisant, pour l'occasion, le mot *parti en partie*, m'avaient profondément attristée. J'ai dit, pour expliquer ma rentrée au *Journal*, qu'en reprenant la plume je pensais remplir un devoir ; quand vous m'aurez lue vous verrez si j'ai raison.

* * *

Nous avons tous, dans certaines circonstances, après une journée de soucis et d'émotions, été torturés par un de ces atroces cauchemars, qui frappent l'esprit et le laissent, longtemps après le réveil, sous une impression de terreur. J'en eus un dont le souvenir seul me glace encore d'épouvante. Je venais de perdre un être qui m'était cher ; pour lui j'aurais tout sacrifié, jusqu'à ma vie. J'avais assisté à son agonie, à sa mort ; je l'avais accompagné jusqu'à sa dernière demeure ; puis brisée, anéantie, j'étais rentrée chez moi et sans force, sans énergie, ne sentant plus la souffrance morale presque engourdie par la souffrance physique, je succombai. Je m'endormis.

A quelle heure, au bout de combien de temps le rêve s'empara-t-il de mon esprit ? Je ne sais. Ce dont je me souviens, avec une précision parfaite, c'est que je me sentais emportée, traînée lentement, avec une sorte de balancement et de cahos me rappelant une voiture marchant au pas. Je cherchai à me reconnaître, je voulus me lever, impossible ; mes mains étaient croisées sur ma poitrine, je ne pus les mouvoir. La nuit la plus profonde m'environnait ; j'étais étouffée, l'air me manquait, une idée épouvantable, terrible traversa mon cerveau, j'étais enfermée vivante dans mon cercueil, et on me portait au cimetière. Tant que la voiture marcha, j'espérai. Je criai, je pleurai, j'appelai, j'invoquai cette foule d'amis que je savais être derrière mon corbillard. Rien ! j'étais perdue ! On me descendit dans la fosse, les cordes qui soutenaient mon cercueil, furent retirées et avec le bruit produit par leur frottement s'éteignit ma dernière espérance. La terre tomba, lentement d'abord, sur ma bière ; c'était le dernier adieu des amis, puis elle arriva lourdement, par paquets, me secouant, m'étouffant : les fossoyeurs achevaient leur tâche. Je m'évanouis, puis reprenant mes sens, je souffris de nouveau. Je sentais ma raison m'abandonner. J'appelai d'abord à mon secours ceux qui avaient protégé mon enfance, qui m'avaient élevée, qui m'avaient

aimée. Puis je pensai à ceux que j'aimais, qui avaient besoin de moi et dont la vie devait être triste, malheureuse et misérable, parce qu'ils m'avaient perdue. Je m'agitai, je me démenai, je frappai les parois de ma cage avec mes pieds, avec ma tête, je fis des efforts inouis pour regagner ma liberté. Je voulus crier, mais mes dents serrées ne laissaient passer aucun son..... Le matin, m'a-t-on raconté plus tard, on me trouva à terre, le visage convulsionné, la bouche et les doigts en sang et ma robe déchirée en lambeaux.

Eh bien ! il y a quelque chose de plus épouvantable, de plus terrible, de plus horrible que d'être enterré vivant ; c'est d'être enfermé dans un asile d'aliénés. On peut échapper à la tombe, et tout au moins lorsqu'elle vous garde elle vous tue promptement. Mais, lorsque dans une farandole lugubre, la destinée vous conduit à la maison des fous, précédé d'un avocat et suivi d'un médecin, on est perdu à tout jamais ; la science et la loi vous ont condamné et elles sont impeccables sinon impayables.

* *

On m'a comprise, on sait que je veux parler de ce procès navrant dont le dénouement est attendu non pas avec impatience mais avec angoisse. Oh ! la triste histoire que celle de cette femme, qui attend avec effroi la décision d'un juge pour savoir si elle est folle ou martyr.

Un jour, après quelques mots vifs, comme on en a souvent, comme on en a toujours entre époux, un avocat vient la voir. L'avocat s'en va, puis derrière lui paraît un médecin aliéniste ou aliéné—j'attends le jugement pour me prononcer—orné d'une barbe dont la longueur n'est certainement pas la preuve d'un parfait équilibre intellectuel. Le savant disparaît à son tour et, le soir, la justice sous la forme de deux hommes de police, entre dans la maison, prend la femme, l'épouse, la mère, l'emmène à la station et l'enferme avec les criminels. Le lendemain après quelques formalités remplies au galop, la femme est déclarée folle, et mise à l'asile de la Longue-Pointe, en compagnie des furieuses, de par la volonté d'un médecin et d'un mari vindicatif. C'est aussi simple que commode et expéditif.

L'auvre femme ! elle peut secouer les barreaux de sa prison ; elle peut frapper les murs avec ses poings ; elle peut invoquer la justice ! rien ne la tirera de la tombe ! rien ne peut la sauver ! Les précautions ont été bien prises ; elle est morte ; morte pour tous ! Ses enfants peuvent la chercher, ils ne la trouveront pas, son bourreau l'a fait disparaître de ce monde et pour plus de sûreté il l'a fait enfermer sous un faux nom. Mais il a compté, ce fabricant de fous, sans la Miséricorde Divine, plus forte et plus puissante que les avocats, les experts et les docteurs.

Elle peut se montrer reconnaissante pour son Créateur, cette malheureuse qui a conservé sa raison, deux années durant, au milieu de maniaques, de folles et d'épileptiques dont la maladie morale est plus contagieuse que la peste. Que de souffrances elle a dû endurer ! Être privée de sa liberté, séparée de ses enfants, esclave d'une discipline qui la révoltait ! Et pourtant cela n'était rien ; il lui fallait encore, du haut de sa prison grillée, voir ses deux petites filles, qu'on amenait et qu'on promenait tranquillement, le dimanche, pour les amuser, sous les fenêtres de l'asile.

Et ce procès, l'avez-vous lu ? Comment n'est-elle pas devenue folle, en entendant nier sa raison avec tant d'apreté. Et ces médecins ! Adorables ces experts qui déclarent que cette femme est folle, archi folle, parce que mise subitement en présence de ses bourreaux, le médecin et le mari, elle s'est emportée et a été saisie d'une colère furieuse. Si ça avait été moi ! Si Armand m'avait joué ce tour là ! Je ne sais ce qui serait arrivé, mais il ne serait certainement pas sorti entier de l'entrevue.

Au fond de tout cela, il y a naturellement de la jalousie. La femme dit que le mari est jaloux et le mari affirme que c'est son épouse qui le soupçonne. La jalousie de la femme n'excite en rien le mari, elle est naturelle et presque toujours fondée. Elle honore, elle flatte l'homme qui en est l'objet. Elle l'élève au rang de Don Juan : il le sait il s'en fait gloire. Un ami le rencontre.

—Bonjour, ça va bien chez toi, ta femme....
—Ma femme, elle va bien je te remercie, brave petite femme, mais jalouse, jalouse.....

Et Monsieur se redresse, se pavane, agite sa canne, rit des yeux, de la bouche ; fait le paon et pose pour l'Apollon. Plus il est plus laid plus il pose. La jalousie de l'homme au contraire, est une tache, une souillure pour la femme. Ce qui dans notre civilisation est un honneur pour le mari, est un déshonneur pour nous. Celui qui dit à sa femme : tu me trompes, n'a pas le droit de se tromper. Le jour où le doute s'attache à la vertu de l'épouse, la famille est détruite, il n'y a plus de bonheur et, tôt ou tard, le crime entrera à la suite du soupçon. Les uns jouent du couteau ou du pistolet, les autres plus prudents jouent de l'avocat et du médecin. Ça coûte plus cher mais c'est plus sûr.

* *

La vie de la femme jalouse est à la fois triste et amusante. Triste parce qu'elle renferme des souffrances réelles ; amusante, pour les autres, parce qu'elle n'est qu'une chasse au jaloux, dans laquelle la Diane du ménage déploie des ruses dignes des Hurons de Cooper.

Je me rappelle toujours avec plaisir cette scène qui s'est passée sous mes yeux.

“Le mari rentre, légèrement pâle fatigué. Madame le dévore du regard, tourne, retourne, flairer et se décide enfin à parler.”

—Bonjour Elzéar, comme tu rentres tard.

—J'ai été très occupé.

—Quelle drôle d'odeur tu rapportes avec toi ?

—Je viens de chez le barbier.

—Quoi faire, tu n'est pas rasé ?

—Payer mon compte.

—Est-ce là que tu as ramassé ce magnifique cheveu noir que je vois sur ton paletot ? (*Madame est blonde.*)

—Probablement, il y avait des perruques sur le comptoir.

—Tu les a donc regardées de bien près, car ce cheveu est pris dans ton collet ?

—Tu m'ennuies.

—Attends que je te donne un coup de brosse, ton paletot est tout blanc, là, sur l'épaule.

—(*Troublé.*) J'aurai attrapé ça chez X qui fait blanchir son office.

—(*Madame brossant avec rage.*) Il est donc devenu bien riche ton ami X ?

—Pourquoi ?

—Il fait blanchir son office avec de la poudre de riz à l'opponax.

—Tu dis ?

—Tu m'embêtes.

Quand un mari, poussé dans ses derniers retranchements et à bout d'arguments s'oublie au point de dire à sa femme : tu m'embêtes, il avoue ; il est coupable. Mais tout cela n'est pas grave ; avec l'âge, le temps, l'expérience et l'habitude, madame se calme alors qu'avec les années, monsieur, quand il est jaloux, devient hargneux, rageur et féroce. Plus ses soupçons sont injustes, plus il devient cruel. Et, quand il vit dans une ville où il est possible, en cinq minutes, d'envoyer sa femme chez les folles, alors qu'il faut des procès sans fin et couteux pour l'en faire sortir, il peut, sans grands frais, satisfaire sa ranenne et assurer sa tranquillité.

Que Dieu protège la femme dans notre bonne ville de Montréal !

MAUD.

Modes du Jour.

Au siècle dernier une des principales raisons d'animosité du peuple contre la bourgeoisie et de la bourgeoisie contre la noblesse était la différence de costume existant entre ces différentes classes et qui constituait une barrière presque infranchissable. Ces différences existent encore en Europe dans une certaine limite quoique l'argent ait été, sous ce rapport un grand niveleur.

Sur ce continent, nous n'avons pas de telles distinctions et tout le monde s'habille de la même façon et presque avec autant de richesse, ceux qui peuvent comme ceux qui ne peuvent pas ; surtout ces derniers. Il est donc plus difficile, au Canada qu'en Europe, pour une personne élégante et ayant horreur de la mode qui court les rues, de s'habiller avec un peu d'originalité. Mais si cela est difficile cela n'est pas impossible et je dirai même qu'avec un peu de réflexion on reconnaîtra que rien n'est plus facile.

La seule et unique chose à faire pour avoir des toilettes de bon goût et en dehors de ce que l'on voit partout c'est de bien choisir les maisons où l'on va acheter. Depuis quelque temps les magasins de nouveautés pullulent. On en trouve à toutes les portes. Ces magasins qui ne méritent guère qu'on leur donne ce nom ont tous les mêmes marchandises prises dans des maisons de gros qui importent les modes de l'an dernier et écoulent au Canada les rebus des saisons européennes précédentes. Il suffit de dire que ces marchandises sont généralement achetées, pour l'automne, en mai dernier alors que les modistes parisiennes n'ont pas encore pensé à la saison froide et pluvieuse.

Après cet exposé un peu sec, mes lectrices seront convaincues de la nécessité qui s'impose, à toute dame élégante, de faire ses achats dans une maison qui mérite réellement le nom de maison de nouveautés.

Les seules à mon avis, qui se tiennent au niveau des établissements de New-York, de Londres et de Paris, sont celles qui importent elles-mêmes leurs marchandises et qui les reçoivent tard dans la saison afin d'offrir à leurs clientes des nouveautés vraiment nouvelles. Un autre avantage que l'on trouve dans ces maisons c'est de ne pas voir son chapeau ou sa robe portée par tout le monde. L'importation des derniers modèles offre toujours un certain risque et les importateurs de détail ne les importent qu'en très petite quantité.

Donc, avec un peu de goût on peut avec très peu de dépenses se créer des toilettes jolies, élégantes et originales. Les étoffes nouvelles ne sont pas plus chères que les anciennes et leurs garnitures sont aussi bon marché. Je dirai même que les grandes nouveautés sont moins coûteuses, demandent moins de façon et pouvant servir de robe demi-habillée la saison suivante, alors que pour les retardataires elles forment réellement nouveauté.

Ces réflexions me sont venues en visitant les modèles des premiers envois, arrivés à Montréal, des modistes parisiennes. Ces modèles sont les derniers créés à Paris pour la saison d'automne et d'hiver ; ils sont délicieux mais j'ai promis de n'en rien dire... avant la semaine prochaine. Du reste avant de les décrire j'attends que les six ou sept caisses encore en douane soient déballées.

Lorsque tout sera exposé je tâcherai, si cela m'est possible de vous décrire les merveilles de satin de chenille, de plumes, de rubans que j'aurai vue.

Cependant, craignant de ne pouvoir remplir efficacement mon rôle de chroniqueuse de modes et de mal dépeindre ces productions sorties des doigts de fée des modistes parisiennes, j'engage mes lectrices à aller les voir elles-mêmes, la semaine prochaine, dans la maison Boisseau & Frère. Les premières arrivées seront d'autant mieux servies qu'elles feront leur choix alors que l'assortiment sera plus complet.

PÉPIA.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

Nous avons l'extrême satisfaction de donner aujourd'hui à nos lecteurs, comme feuilleton, la primeur du grand roman à sensation qui vient d'être publié à Paris, par le meilleur romancier du siècle.

Comme son titre l'indique : *Les drames de la vie*, ce feuilleton, pris sur le vif du cœur humain, retrace avec un naturel frappant toutes les péripéties de l'âme, tous les entraînements du cœur, au milieu des grands combats de la vie, dans ce siècle de fiévreuse activité où la violence des passions jette parfois l'humanité dans ces amours tragiques qui révèlent toutes les trahisons, tous les désespoirs, tous les écroulements de bonheurs brisés.

L'auteur a su mettre dans ces drames de passion, de haine, d'amour et de vengeance, un intérêt d'une puissance tout à fait entraînant. Les scènes tour à tour tendres et poignantes de ce livre curieux se déroulent dans des cadres les plus divers et les plus originaux.

Ce roman qui vient d'avoir un si beau succès à Paris, est le plus grand événement de la saison. C'est par un arrangement tout spécial que nous pouvons le publier dans les colonnes de notre journal avant qu'aucun volume ne soit arrivé au Canada.

Nos lecteurs peuvent engager leurs amis à lire ce beau feuilleton, et ils y trouveront un ouvrage plein d'émotions et tout palpitant d'intérêt. Nous pourrions procurer la file du journal à tous ceux qui nous en feront la demande.

CA ET LA.

Mercredi soir, les dames de la paroisse du Sacré-Cœur ont donné un banquet à l'Hon. M. L. O. Taillon et l'Hon. M. Coursol, les deux députés de Montréal-Est. Ce dîner somptueux auquel assistait un bon nombre de citoyens marquants de Montréal, a été servi avec beaucoup de grâce par les dames de la paroisse du Sacré-Cœur.

D'éloquents discours furent prononcés par les Hons. MM. Taillon et Coursol et MM. Curran et Bergeron. Les orateurs ont été acclamés par de vifs applaudissements. Ça été une brillante inauguration du bazar qui se fait au profit de l'Eglise du Sacré-Cœur. Le succès de ce bazar est assuré, grâce au zèle et à la charité des dames de la paroisse.

Nous engageons le public à visiter ce bazar qui présente un charmant coup d'œil et qui renferme une variété d'objets d'une grande richesse.

Vendredi soir dernier, les principaux représentants de la presse montréalaise étaient conviés à une soirée musicale donnée par Madame Evelina Robert.

Il nous a été donné rarement de passer quelques heures aussi agréablement.

La charmante *diva* a étonné les auditeurs par la rendition irréprochable d'un extrait du nouvel opéra de Gounod : *Sapho*, de quelques délicieuses romances de Massenet, et de plusieurs autres morceaux de l'école classique qui ont été chantés avec une grande perfection.

—Il est très évident que Madame Robert, si elle continue à travailler, fera honneur au Canada sur la scène lyrique et pourra briller à côté d'Albani dans le firmament artistique.

Monsieur G. Couture, l'heureux astronome qui a

découvert cette nouvelle étoile, était au nombre des assistants et pleurait de joie à la vue du succès de son élève.

Une révolution féminine et mondaine à l'horizon.

On parle très sérieusement, dans les cercles bien informés, de la suppression définitive de la voilette dans les toilettes du plus beau des sexes ! Voilà qui est grave, assurément.

La violette a son charme, c'est indiscutable—surtout pour les traits... fatigués ; mais elle a ses inconvénients au point de vue de la beauté et de l'hygiène. Du moins tel est l'avis des dames qui entreprennent la réforme en question.

—S'il existe, disent-elles, des personnes ayant quelque raison de cacher leur visage, parce qu'il est naturellement laid, ce sont les hommes. A eux la voilette !

Merci.

Mardi matin, à la chapelle Sainte-Anne, à Sainte-Marie de la Beauce, monsieur l'abbé A. C. Marois, secrétaire de l'Archevêché de Québec, célébrait le mariage de monsieur Honoré-Julien-Jean-Baptiste Chouinard, avocat, et échevin de la cité de Québec, avec mademoiselle Marie-Louise-Isabelle Juchereau Duchesnay, fille de feu l'honorable Elzéar Henri Duchesnay, ancien sénateur du Canada.

Ces jours derniers, l'hon. M. Masson était à Québec, l'hôte de son beau-frère, M. Burroughs.

Il paraît qu'on lui a offert la position de lieutenant-gouverneur et qu'il est décidé à l'accepter.

—S'avez-vous, m'sieur, pourquoi il fait si mauvais temps depuis quelques jours ?

—Non, Bob.

—Eh bien, écoutez. La semaine dernière, le Temps était allé prendre ses ordres chez le bon Dieu. C'est saint Pierre qui le reçut et ils causèrent un moment ensemble, parce que le bon Dieu était occupé avec un autre. Comme tous les gens bien élevés,—vous dites toujours ça, m'sieur—le Temps avait son chapeau à la main.

—Il y a un courant d'air ici, dit saint Pierre, couvrez-vous donc.

Le Temps obéit.

Et voilà pourquoi le Temps est couvert depuis huit jours. Qu'é que vous dites d'ça, m'sieur ?

Le vert sera, cet automne, la couleur à la mode à Paris. Le vert cresson sera vraisemblablement le préféré et sera combiné avec foule de nouvelles étoffes.

Les galons d'or, les violettes tissu or, les brides en moire, et les garnitures or seront aussi bien portées. Les chapeaux se feront surtout avec du feutre et de la laine couleur sombre, relevés par des garnitures or, et se porteront avec des robes de laine.

Un fait inouï vient de nous être raconté :

Dans une paroisse aux alentours de Joliette, un mari fatigué de sa femme, l'aurait vendue pour un dollar et soixante-cinq centins ; mais l'acheteur, peu satisfait de son emplette, revendit la mariée à son père avec un bénéfice de dix centins.

La Noix et l'Amour.

Sous la blanche dent
De souris charmants,
Elle ouvrit la fente
D'un beau coup strident.

La coque cédant,
Grosse, appétissante,
Fit voir à l'amante
Le vide béant,

—L'amour, dit la belle,
De loin étincelle,
Comme ce beau fruit ;

Mais dès qu'on l'entame,
Il perd de son âme
Aussi comme lui !

RICHARD SAINT-LOTHAIN.

L'ange-Martyr.

Depuis trois longs mois il n'avait pas souri. Depuis trois longs mois nous n'avons senti ses petits bras encerclé joyeusement notre cou, et si quelquefois il les tendait, c'était pour se précipiter sur le sein de sa mère, ou pour perdre sa main potelée, pour noyer ses poings ronds dans les plis amples de la robe de grand'maman dont il avait deviné le frolement près de lui.

Et nous voyons la joie disparaître lentement de notre foyer, nous voyons notre enfant bien-aimé s'en aller, nous le voyons dépérir sous les maladies qui se succédaient alternativement. Les soins les plus pressés, les plus dévoués, l'affection, la tendresse, la douleur, le désespoir,—l'amour maternel,—la science même, tout fut vain. Quelques plaintes encore, comme nous en avions souvent entendues durant les longues nuits qu'il avait passé entre nos bras, quelques mouvements nerveux, une crispation de nerfs..., l'ange de notre demeure n'était plus !

Sa rude organisation avait été vaincue : ses petits membres qui se glaçaient ; son petit corps qui n'était déjà plus qu'un cadavre portait encore les traces des cruelles souffrances qui l'avaient tenu si longtemps sur le bord de la tombe avant d'y rentrer.

*
*
*

Oh ! ne me dites pas qu'un petit enfant ne ressent aucune des douleurs qui lui font jeter des cris qui percent l'âme ! Ne me dites pas qu'il ne souffre d'aucun des maux qui nous arrachent, sans pitié, ses couleurs, sa gaieté, son sourire, qui nous font se grouper autour d'un berceau pour recueillir le dernier souffle d'un ange aimé,—souffle qui semble passer entre les lèvres de ce petit martyr comme un long soupir de soulagement, de délivrance !...

Et comment ce serait pour la seule édification des parents que Dieu multiplierait sur cet être innocent et cher des douleurs qui ne seraient qu'apparentes ? Ce serait le bénéfice spirituel d'un père, d'une mère, que de voir leur enfant se tordre dans d'horribles convulsions, se raidir contre la force d'un mal resté inconnu ?...

Mais qu'ont fait aux ciel deux jeunes cœurs qui se sont unis, qui se sont donné la main au pied d'un autel, qui se sont juré amour, foi, dévouement, qui se sont mis sous l'égide de notre bonne et sainte religion afin de traverser plus sûrement la vie ? Qu'ont fait au ciel ces deux époux pour qu'on vienne leur donner un trésor et le reprendre aussitôt, en emportant avec lui un lambeau de leur bonheur ?

Pourquoi ces petits anges viennent-ils comme de gais pinsons, jeter leurs notes joyeuses dans les demeures bénies, effleurant de leurs blanches ailes les plus saintes affections, attacher mille et une pensées sur les objets qu'ils ont touchés, aimés, pour s'en retourner bien vite vers leur beau paradis ? Pourquoi plusieurs de ces chers enfants, comme celui que nous venons de perdre, laissent-ils un douloureux souvenir des derniers jours qui ont marqué leur passage dans nos familles ? Pourquoi faut-il dire : *c'est ici qu'il a pleuré, qu'il a souffert*, plus souvent que : *c'est ici qu'il a joué, qu'il a souri* ?...

* *

Ah ! Dieu a, sans doute, des vues impénétrables, pour effacer tant de sourires innocents, pour mettre le berceau si près de la tombe, le désespoir voisin du bonheur puisque ces baisers ardents que nous jetions hier sur des lèvres roses et bouillantes, il nous faut les déposer aujourd'hui sur des joues fiévreuses et demain, sur un front glacé, sur une petite bouche qui ne les rendra plus. Mais, comme les décrets de la Providence sont mystérieux, comme la loi divine semble quelquefois impitoyable et cruelle !

Qui peut dire ce que contiennent ces petits cercueils blancs que tous les jours nous croisons sur notre chemin avec froide indifférence ? Qui peut dire ce qu'emportent ces petits pèlerins d'un jour arrachés des bras et de l'amour d'une mère ?...

Fanés aux premiers feux du ciel, ensevelis dans l'innocence, traversant un milieu que leur précieux habil avait réjoui, coloré, ils s'en vont ! Mort ! comme meurt le fruit dans la fleur...

* *

Combien de projets déjà fondés sur ces fronts olympiens s'évanouissent avec eux,—que d'espérances fauchées !

Que n'invente pas, dites, l'imagination d'un papa, d'une maman, en pressant leur premier et précieux poupon, sur leur cœur. Que de fragiles châteaux montés durant ces longues soirées d'hiver, tandis que *Bébé* fait retentir la maison de ses cris joyeux, ou que, penchés amoureux sur sa couche soyeuse ils épient son sommeil !

Comme déjà ils le voient grandir ! comme déjà ils le suivent à travers les différentes phases qui font époques dans la vie,—comme déjà ils lui comptent des bonheurs !

Bonheurs trouvés par eux dans la pratique scrupuleuse des principes qui les a guidés à travers leur existence jeune encore, principes qu'ils voient fermer dans le cœur de leur fils.

Mais un bon jour, Dieu, impitoyable moissonneur, trouve le lys d'une blancheur trop éclatante pour la terre, l'ange mûr pour le ciel. Voilà bien pourquoi il nous prend notre Frédéric, notre bien-aimé. Un autre le remplace, c'est vrai ; il aura aussi sa part d'affection ; mais sera-t-il pour nous ce que le premier a été ?...

* *

C'est ainsi qu'on ménage nos ambitions, c'est ainsi que le souffle du malheur passe sur les joies les plus légitimes mêmes. Tous les bonheurs que nous croyons tenir s'échappent sous notre main : ils s'en vont nous attendre dans un monde meilleur.

Heureuse la mère qui peut compter des fleurs sur sa couronne dans le ciel !

HERMANCE.

UN ROMAN S'IL VOUS PLAÎT.

II

—Vous croyez ? dit l'inconnue sans chercher à cacher la satisfaction naïve que lui causait cette réponse.

—J'en suis sûr, affirma Georges qui ne pensa pas un moment que cette satisfaction pût avoir une cause étrangère à lui.

—Vous avez sans doute raison, monsieur. Veuillez continuer, je vous prie.

—C'est que je ne sais plus précisément où j'en étais de mon interminable récit.

—Vous me disiez que votre ami vous avait prié d'aller tenir compagnie à sa femme.

—C'est cela. Or, vous comprenez, madame, que cela n'a rien de bien tentant de passer plusieurs heures en tête à tête avec une petite pensionnaire émancipée de la veille, qui, sous prétexte que je suis plus ou moins poète, croit devoir me parler d'ombrages et de ciel sans nuages, de laes tranquilles et de clairs de lune, et me confier, comme un vrai bas-bleu, les impressions et les émotions qu'elle a éprouvées à la lecture du dernier poème de Mme A... ou de l'avant-dernier drame de M. B...

—Mille pardons, monsieur, de rompre encore le silence que je vous avais promis ; mais vous me forcez à vous reprocher de m'avoir tendu un piège tout à l'heure, en me demandant ce que je pensais de vos œuvres. Était-ce pour vous assurer que je n'étais pas un bas-bleu de contrebande, ou bien le crime d'une femme qui se permet d'apprécier des vers trouverait-il, à votre tribunal, plus d'indulgence quand les vers sont de vous ?

—Oh ! madame, s'écria Georges après un moment d'hésitation et d'embaras causé par l'incorrigible logique de sa charmante compagne, cela n'est plus du tout la même chose. Si vous daigniez juger une œuvre littéraire, vous sauriez apporter, dans cette appréciation, cet esprit, cette verve, cet adorable bon sens que vous voulez bien déployer contre moi en ce moment.

—Ce que c'est pourtant que la prévention ! dit l'inconnue en haussant légèrement les épaules. Voilà que, sans me connaître aucunement, vous me gratifiez, après un quart d'heure de bavardage, de toutes les qualités que vous refusez obstinément à une femme choisie, sans doute, après une longue observation, par un ami auquel vous reconnaissez pourtant de l'esprit, du talent et du cœur.

Eh ! madame, est-il besoin de vous rappeler qu'un homme amoureux devient totalement incapable d'apprécier la valeur de celle qu'il aime ? Le plus clairvoyant, à l'ordinaire, prend, en pareil cas, une maritorne pour une Vénus, et la première précieuse venue pour la muse la plus éloquente.

—Allons donc ! monsieur, vous ne savez ce que vous dites, et, si j'en croyais un mot, je craignerais d'être aussi, moi, sans m'en douter, une précieuse ou une maritorne, quand je vois l'influence funeste que j'exerce sur un homme d'esprit tel que vous. Je parierais, au contraire, que la femme de votre ami est charmante, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller lui avouer de suite vos absurdes préventions et la prier bien humblement de vous les pardonner.

—Mais, madame, songez donc que, fût-elle la plus belle, la plus spirituelle, la plus séduisante du monde, ce dont il me serait impossible de convenir, surtout avec vous, il me faudrait toujours sortir avec elle, lui donner le bras, lui montrer les merveilles de Montréal, la laisser s'arrêter devant tous les magasins, et entrer avec elle dans quelques-uns...

—Eh bien ! vous seriez bien à plaindre, vraiment !

—Je ne pourrais jamais m'y résoudre.

—Bah ! si elle voulait s'en donner la peine !...

dit la jeune femme avec un geste et un regard plein de dédain et de défi.

—Il faudrait d'abord, pour cela, que je lui donnasse l'occasion d'exercer sur moi son pouvoir, et c'est ce dont j'ai moins envie que jamais.

—Franchement, je crois que vous avez tort. Je vous prévins que vous ne gagnerez pas grand'chose à rester près de moi.

—Et moi, j'ai la conviction que je perdrais trop à vous quitter.

—Allons ! c'est vous qui l'aurez voulu ! ... » ajouta la belle inconnue avec une solennité comique.

Ils poursuivirent leur promenade, souvent suspendue par la vivacité de la conversation. Georges était sincèrement sous le charme de cette belle créature, dont l'esprit, la gaieté, la grâce avaient une saveur naturelle et un peu sauvage, bien plus alléchantes que les séductions recherchées, mais souvent fades, à force même de raffinements, des femmes qu'il avait jusque-là rencontrées.

Si la curiosité que lui inspirait celle-là n'avait fait qu'augmenter à mesure qu'elle se montrait à lui sous des aspects plus gracieux et plus charmants, cette curiosité avait un peu changé de nature, en changeant d'origine. De la tête, elle descendait insensiblement vers le cœur.

Les préoccupations littéraires de Lambert s'étaient donc envolées : à la place d'un observateur et d'un analyste impassible, il ne restait qu'un homme, bien près de s'avouer atteint lui-même des symptômes qu'il avait voulu étudier.

Le poète était si heureux des regards d'admiration qui s'arrêtaient sur sa compagne ; si fier et orgueilleux de l'air d'envie avec lequel les hommes le contemplaient lui, qui semblait le possesseur de tant de trésors ; si désireux de poursuivre une entreprise aussi habilement engagée, qu'il s'aperçut à peine des nombreuses distractions de l'inconnue qui, au lieu de répondre à ses madrigaux, avec toute la déférence dont ils étaient dignes, l'interrompait à chaque instant pour lui faire admirer les splendeurs d'un étalage, les voitures brillantes qui brûlaient le macadam de la rue, ou enfin, et surtout, la toilette des autres femmes.

Malgré toute sa bonne volonté, Georges ne put pourtant se refuser bien longtemps à l'évidence, et il ne se fit pas faute alors d'imprécations muettes mais énergiques, à l'adresse de tout ce qui venait lui disputer une attention qu'il eût voulu accaparer tout entière.

III

Ils arrivèrent ainsi à la rue de.....

—Oh ! le joli porte-monnaie s'écria tout à coup la jeune femme, qui s'était arrêtée devant la vitrine de Tahan. Pardonnez-moi, monsieur, de vous quitter aussi brusquement ; mais il faut que je m'en passe la fantaisie.

—Mais, madame, dit Lambert, éveillé en sursaut au beau milieu de son rêve : est-ce un prétexte pour vous débarrasser de moi ?

—Nullement, je vous assure ; mais je vais entrer là.

—Et, m'est-il défendu d'y entrer avec vous ?

—Comment, vous auriez la complaisance ? Je n'aurais pas osé vous le demander.

Ils entrèrent. La belle inconnue se fit montrer une foule d'objets, et consulta Georges sur un choix qui devenait à chaque instant plus difficile. Celui-ci encourageait de se trouver aussi promptement soumis à une épreuve dont il redoutait jusqu'à la perspective quelques minutes avant. Mais cette femme mettait dans ses moindres actions tant de naïveté et de châtiments adorables, elle s'excusait d'abuser de lui, avec une si enfantine bonne foi, que le poète se résigna, sans trop de peine, mais non sans se promettre de se faire rembourser avec usure sa complaisance forcée. (A suivre.)

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 1

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

I

—Parlon, monsieur, dit un passant, qu'est-ce que ce bateau, je vous prie ?

Le curieux s'adressait à un petit homme brun qui, un carnet à la main, appuyé sur le parapet du quai des Tuileries, faisait courir sur le papier du calepin un porte-crapons d'or gros comme une fusée et contenant, réunis, un canif, une plume, des mines de plomb en réserve et un couteau à papier en ivoire;—tout l'attirail d'un reporter habitué aux expéditions du journalisme ambulante.

Quand il avait rempli, de son écriture cursive, un feuillet, le petit homme le déchirant en hâte et le tendait à un gamin en livrée bleu sombre dont les boutons d'argent portaient l'initiale du journal *l'Actualité*.

Il ne s'interrompit même pas pour répondre :

—Monsieur, c'est le prince Andras Zilah qui donne une fête à bord d'un bateau de la Compagnie !

—Une fête !... Et pourquoi ?

—Parce qu'il se marie, monsieur !

—Le prince Andras !... Ah ! dit le Parisien comme s'il connaissait parfaitement le nom, le prince Andras se marie !... Et qu'est-ce que le prince Andras Zilah !...

—Zilah !... C'est un Hongrois, monsieur !

Mais le reporter semblait pressé.

Il dit au groom en lui tendant encore une feuille de carnet :

—Attends-moi là un moment. Je descends à bord et je t'enverrai la fin de la liste des invités par un matelot. On pourra préparer l'article avec ça et composer d'avance. Je porterai la fin, ce soir, à l'imprimerie.

Bien, monsieur Jacquemin !

—Alors, monsieur, demanda encore le passant acharné à tout savoir, ce sont presque tous des étrangers ou des étrangères qui descendent là, dans le bateau, par la passerelle ?

—Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, monsieur ! répondit Jacquemin, visiblement agacé. Il y a, à Paris, beaucoup d'étrangers... beaucoup... et je les préfère encore aux provinciaux de Paris !

L'autre ne comprit pas, sourit, remercia et s'éloigna du parapet en disant à des gens qu'il rencontra :

—C'est une fête !... Le prince Andras, un Hongrois, qui se marie !... Le prince Andras Zilah ! Une fête à bord ! Des fiançailles en bateau, c'est très drôle !

D'autres curieux, accoudés, comme Jacquemin, au quai des Tuileries, regardaient le steamer dont le drapeau tricolore, à l'arrière, et les flammes rouges au haut des mâts flottaient hardiment avec des clapotements joyeux sous le vent frais du matin.

Il était là, prêt à partir, bateau de plaisance coquet comme un salon, ciré, décoré, fleuri, avec des tentures sur les banquettes et des touffes énormes d'azalées, des aspects de parterre ou de serre à bord d'un steamer. Il y avait, pour ces passants arrêtés et regardant la Seine, un attrait inattendu, quelque chose comme le piquant d'une énigme dans ce vapeur semi-pavoisé qui envoyait gaiement à la rive parisienne sa fumée blanche et dont les sifflements même, alertes et lestes, semblaient gais comme des fredons.

Des musiciens aux pantalons rouges, le corps serré dans une veste noire à brandebourgs sombres,

leurs têtes cuivrées coiffées de cnapau de feutre ronds, jouaient sur le bateau des airs bizarres, tandis que l'on voyait, pimpantes, amusées d'avance, presque toutes jolies dans leurs costumes d'été, des femmes descendre lestement des coupés ou des calèches faisant halte au point d'embarquement. Elles s'arrêtaient, se saluaient : " Eh ! bonjour, chère ! " échangeaient des shake-hands, puis, gaies, prestes, élégantes, descendaient lestement la rampe qui mène au fleuve, et s'engageaient, avec des coquetteries d'attitude et de savants retroussis de jupes laissant voir des pieds tout petits, sur la passerelle conduisant au steamer.

Le prince Andras Zilah invitait ses amis à un déjeuner de touristes, dans le plein air de Juillet et devant le panorama mouvant, charmeur, plein de surprises, des bords de la Seine.

Très répandu dans le monde parisien, où il se jetait éperdument avec de visibles envies de s'étourdir, comme un homme qui veut oublier, l'ancien combattant de l'indépendance hongroise, le fils du vieux prince Zilah Sandor qui, le dernier, avait, en 1849, tenu droit l'étendard troué de sa patrie, venait de multiplier les invitations, appelant à lui ses quelques amis les plus chers, ceux de la solitude et des confidences intimes, et aussi la plupart de ses affections de hasard et de passage que donne inévitablement la vie de Paris. Relations multiples, sympathies de rencontre, faciles, légères, papillonnantes et qui s'envolent comme elles sont venues, dans un coup de vent ou dans un tourbillon.

Le comte Yanski Varhély, le plus vieil ami, le plus solide et le plus dévoué de tous ceux qui entouraient le prince, savait fort bien, au reste, pourquoi cette fantaisie était venue à Andras. A quarante-quatre ans, le comte disait adieu à sa vie de garçon. Ce n'était pas une folie. Yanski voyait avec joie que cette antique race des Zilah, éternels serviteurs du patriotisme et du droit, n'allait point s'éteindre avec le prince Andras. La Hongrie, dont les destinées recommençaient, avait besoin des Zilah dans l'avenir comme elle en avait eu besoin dans le passé.

—Je ne trouve qu'un reproche à faire à ce mariage, disait Varhély : c'est qu'il aurait pu avoir lieu plus tôt.

On ne commande pas à son cœur d'aimer à heure fixe. Tout jeune, Andras Zilah n'avait guère chéri que sa patrie, et loin d'elle, dans l'amertume de l'exil, lassé bien vite des amours vulgaires, il était revenu à cette passion de sa jeunesse, ne vivant à Paris que des souvenirs de sa Hongrie. Il venait de laisser s'écouler les années après les années, sans songer à se bâtir un foyer, un nid de bonheur, discret et sûr. Un peu tard, mais le cœur chaud encore, l'esprit jeune, ardent, le corps solidifié plutôt qu'usé par la vie, le prince Andras se donnait du moins tout entier : l'âme avec le nom, celui-ci aussi grand que celle-là. Il épousait une femme adorée, choisie par lui, et romanesquement aimée, et il tenait à donner à cet adieu au passé, à ce salut à l'avenir, un entourage de poésie et de joie.

Cette petite fête donnée pour quelques amis à bord d'un bateau parisien était peu de chose pour le descendant de ces Magyars magnifiques. Mais il y avait là cependant une coquetterie séduisante, et c'était plaisir pour le prince de voir accourir sur le pont, embaumé comme un jardin ce monde aimable, amusant, frivole, élégant, qui était le sien, mais qu'il dominait de toute la hauteur de sa grande intelligence, de sa conscience et de ses convictions.

Monde mêlé et bizarre, de nationalités diverses, assemblage de personnalités exotiques, comme on n'en rencontre qu'à Paris dans certains milieux particuliers où le *high-life* touche à la bohème et la noblesse à l'aventure. Monde tapageur, apportant ses vices à nos folies, venant savourer l'arôme et absorber le poison de Paris.

C'était un peu de tout cela, qui riant, enchanté du voyage, poudré, pomponné, parfumé, se précipitait avec des rires, des envies nerveuses de s'amuser, de s'étourdir, sur le bateau frété par le prince.

Là-haut, son carnet à la main, le petit homme brun, la chevelure bouclée, l'œil vif et la barbe noire taillée en pointe, avec de fines moustaches retroussées, le reporter Jacquemin continuait à prendre, à mesure que les invités défilaient, la liste des hôtes ; et, sur ses feuillets tombaient, tracés lestement, des noms imprimés cent fois par jour dans les chroniques parisiennes, les comptes rendus de steeple-chase ou de premières représentations, noms aux terminaisons slaves, latines ou saxonnes, noms italiens, espagnols, hongrois, américains qui tous représentaient une fortune, une gloire, une puissance, parfois un scandale, un de ces scandales d'importation qui éclatent à Paris comme y éclosent les trichines des envois cosmopolites.

Et le reporter écrivait encore, écrivait toujours, arrachant presque pour les donner au groom de *l'Actualité*, les dernières pages de son carnet dans cette énumération rapide où figuraient des généraux yankees de la guerre de sécession, des princesses italiennes, des américaines flirtant à travers le monde, des ladies qui, rivales du prince Zilah en richesse, possédaient des comtés entiers, quelque part, en Angleterre ; de grands seigneurs cubains compromis dans les dernières insurrections et condamnés à mort en Espagne ; des hommes d'Etat péruviens, publicistes et chefs d'armée à la fois, maniant la langue, la plume et le revolver.

Les tziganes saluaient ainsi comme d'une fanfare l'embarquement des invités, et le clair soleil, sous le ciel bleu, enveloppait tout le bateau d'une grande auréole de gaieté, sa lumière ajoutant un flamboiement, une illumination de joie à cette fièvre heureuse et à ces folles explosions de rires.

II

Le prince Andras Zilah, debout sur le pont du bateau, à l'endroit où la passerelle finissait, recevait ses invités avec une bonne grâce robuste, sans banalité.

Cette physionomie quelque peu hautaine et attristée, ce front large, pur, un peu dénudé déjà, front de penseur et d'homme d'étude plutôt que de soldat, avec les cheveux rejetés en arrière, des yeux profonds, au regard clair, la prunelle d'un bleu limpide, perçante, se fixant droit sur les hommes et les choses, ce nez régulièrement dessiné sur une barbe blonde qui grisonnait très-légèrement aux joues et des deux côtés du menton, mais où les fils blanchis paraissaient seulement devenir plus blonds, cette figure pétrie de volonté, de vigueur résignée, brûlante d'ardeur contenue, cet être tout entier plaisait d'autant plus que, commandant le respect, il attirait invinciblement par une sympathie vive, celle de la force qui se fait séduisante, de la robustesse en quoi l'on sent de la pitié.

Le nom du prince Andras Zilah,—ou, comme on disait à la horzaisse, Zilah Andras,—n'eût pas été écrit en traits de sang dans l'histoire de son pays qu'on eût deviné le héros en lui, à la hardiesse de sa carrure, de son port de tête bravant la vie comme il avait défié les bulles, en raponnement, à la flamme étrange de son regard, absolument comme aux inflexions douces de sa voix habituée à commander, aux gestes caressants de sa main faite pour l'épée, on sentait l'homme bon sous l'homme brave, et, sous l'indomptable, l'attendri.

Quand ils avaient serré la main de leur hôte, les invités allaient saluer, comme la maîtresse du logis après le maître, une jeune femme à demi étendue, à l'avant du bateau, sur un fauteuil pliant, parmi des fleurs arrangées en massifs comme dans un parterre. C'était vers elle, vers cette créature ex-

quise, brune, pâle, avec de grands yeux tristes et un beau sourire, que se portaient les hommages des nouveaux venus, s'inclinant devant la fiancée après avoir quitté le prince. Un gros homme, au type russe, les moustaches rudes, d'un gris roux, et le cou apoplectique, se tenait debout à côté d'elle, serré dans sa radingote comme dans une tunique militaire.

Parfois, se penchant à demi et frôlant, de la brosse de ses moustaches, l'oreille blanche de la jeune fille, il lui demandait :

—Etes-vous heureuse, Marsa ?

Marsa ! Le nom hongrois de Marthe : *Marsa*.

Et Marsa répondait, le sourire perdu dans un soupir, dans une contemplation vague de l'infini :

—Oui, mon oncle... très heureuse !

Tout près de Marsa, une petite femme, encore fort jolie, quoique d'un certain âge,—*l'âge des évaules* et de l'enbonpoint,—brune, avec un nez très fin, une petite bouche sensuelle, rouge comme les deux lobes charnus et colorés de ses oreilles, des cheveux noirs admirables, et qui, d'une petite main grasse, potelée, aux ongles roses, tenait devant ses yeux myopes un lorgnon à manche d'or, disait à un homme aux cheveux crépus, d'aspect assez farouche, avec un front volontaire, hérissé d'une toison blanche comme la laine d'une brebis, les narines larges d'un nez court, presque écrasé, s'ouvrant sur une grosse moustache :

—Eh bien ! mon cher Varhély, je suis enchantée de l'idée du prince !... Je m'amuse beaucoup !... Je vais beaucoup m'amuser !... Savez-vous que c'est très galant l'invention de ce déjeuner au fil de l'eau ?... Vous ne trouvez pas ?... Voyons, égayez-vous un peu, Varhély !

—J'ai donc l'air attristé, baronne ?

Yanski Varhély, l'ami du prince Andras, était pourtant très heureux, malgré son air un peu sombre. Physionomie slave, déjà vieux, mais d'une robustesse de chêne, vêtu tant bien que mal, sans façon mais sans vulgarité, il regardait tour à tour la petite femme qui lui parlait, et Marsa, si différentes, l'une de l'autre : la fiancée d'Andras, élancée comme un beau lys, la petite baronne Dinati ramassée et charnue comme un beau fruit.

Et elle lui plaisait décidément, cette Marsa Laszio, contre laquelle, instinctivement, il avait eu préventions lorsque Zilah lui avait parlé, pour la première fois, de l'épouser. Faire d'une Tzigane, — car elle était à demi Tzigane, Marsa, — une princesse Zilah semblait au comte Varhély une résolution un peu hardie. Il n'avait d'ailleurs jamais beaucoup compris les fantaisies de la passion, ce soldat retraité de l'héroïsme, et Andras lui semblait, en cela comme en toutes choses, un peu bien romanesque. Mais le prince était libre après tout, et un Zilah fait bien ce qu'il fait.

Puis, par la réflexion, le mariage de Zilah était devenu une joie pour Varhély. Il venait de le répéter encore tout à l'heure à l'oncle de la fiancée, le général Vogotzine.

La baronne Dinati avait donc grand tort de soupçonner chez le vieux Yanski Varhély une arrière-pensée.

Comment Varhély n'eût-il pas été enchanté, puisqu'il voyait Zilah rayonnant, fou de bonheur ?

La taille de jeune homme vigoureux et souple du prince Andras se détachait, là bas, vers l'entrée du bateau, et Varhély regardait Zilah recevoir ses derniers invités.

On allait partir maintenant, lever l'ancre et longer les quais dans une fanfare.

Déjà Paul Jacquemin, jetant ses derniers feuillets au groom de *l'Actualité*, descendait allègrement la passerelle. Zilah ne le regarda guère, car il poussa un véritable cri de joie en voyant le reporter suivi d'un jeune homme que le prince n'attendait pas.

—Menko ! Mon bon Michel ! dit Andras en ten-

dant les deux mains au nouveau venu qui s'avancait très pâle. Eh ! par quel hasard, mon cher enfant ?

—J'ai appris à Londres que vous donniez cette fête... Les journaux de là-bas avaient annoncé votre mariage... Je n'ai pas voulu attendre plus longtemps... Je...

Il semblait, en parlant, hésiter un peu, comme mécontent, troublé, et tout à l'heure, — Zilah ne l'avait point remarqué, — il avait eu une brusque envie de remonter tout à coup sur le quai et de laisser le bateau s'éloigner sans y mettre le pied.

Michel Menko n'avait pourtant pas l'air d'un timide.

Maigre, mince, d'une élégance fière, ce Michel laissait trop aisément paraître sur son visage qu'un sang à fleur de peau devait colorer d'ordinaire et qui maintenant était presque blême, contracté et maladif, une inquiétude ou une tristesse. Homme du monde, à tournure de diplomate militaire, il cherchait instinctivement quelqu'un parmi les invités du prince, et son regard fouillait le pont du bateau avec une sorte de colère sourde.

Le prince Andras ne voyait qu'une chose dans l'apparition soudaine de Menko : le jeune homme qu'il aimait profondément et dont il était un peu le cousin, le seul parent qu'il eût au monde, — une de ses aïeules étant une comtesse Menko, — son cher Michel assisterait à son mariage. C'était une surprise aimable. Il croyait Menko malade à Londres. Menko reparaisait. La journée, décidément, était heureuse.

—Ah ! quelle joie vous me faites, cher ami, disait-il d'un ton d'affection quasi paternelle.

Et chacune de ces démonstrations d'amitié semblait embarrasser un peu plus le jeune comte. Sous la correction mondaine, l'évidence d'un tempérament impérieux, troublé pourtant, apparaissait dans le moindre coup d'œil ou le moindre geste de cet homme de vingt-sept ou vingt-huit ans. On devait facilement se figurer, en le voyant passer, ce beau garçon, élancé, fin et résistant comme de l'acier, ayant rejeté le frac du mondain et revêtu l'uniforme du hussard hongrois. L'œil gris de Menko, d'un ton inquiet, à reflets bleus qui faisait penser à une eau reflétant un orage, devenait triste à l'état immobile, et plein d'éclats menaçants dès qu'il se ranimait.

Le regard du jeune homme avait eu précisément cet éclat agressif en découvrant, là-bas, à l'avant, à demi cachée parmi les fleurs, Marsa assise ; puis, brusquement, dans ses prunelles, une expression singulière de douleur ou d'angoisse succédait à ce jaillissement : une flamme, presque aussitôt éteinte qu'allumée et disparaissant au fond de cet œil gris, avec la rapidité d'une lueur d'étoile filante.

Il n'y eut plus chez Menko que l'attitude et l'expression correcte du gentleman lorsque le prince Zilah lui dit :

—Eh bien ! Michel, allons saluer ma fiancée... Varhély est là aussi !

Zilah amena alors par la main Menko, très pâle, vers Marsa, et dit à la jeune fille :

—Ma joie est complète, vous voyez !

Elle, tandis que Michel Menko la saluait profondément, inclinait à peine sa tête brune avec une lenteur froide et ses grands yeux, sous l'ombre des sourcils, semblaient chercher les prunelles grises du jeune homme et ne les trouvaient pas.

Et devant Marsa, qui n'avait presque point bougé, — aussi blanche qu'un marbre, — Andras se tenait maintenant ayant rapproché Varhély de Michel et, chaque main appuyée sur l'épaule d'un de ces deux amis qui, pour lui, résumaient toute sa vie : Varhély, le passé, Michel Menko le rajeunissement et l'avenir :

—Ah ! dit-il avec une joie attendrissante, si l'on n'avait point cette niaise superstition de croire qu'il ne faut pas crier son bonheur trop haut, comme je dirais que je suis heureux !... (*A suivre.*)

FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

Histoire d'un Trésor.

Il fit une pause.

« Que cette maison soit un doux abri où tout parle de paix à l'enfant qui aura souffert. J'ai brûlé là-haut son portrait et tous les menus objets qui lui eussent trop vivement rappelé les joies passées devant les douleurs présentes. Adieu, ma pauvre Margotte ; tu as été pour nous une fidèle servante et une bonne amie. Reçois, toi aussi, l'adieu de ton vieux maître. »

Il l'embrassa à plusieurs reprises avec une émotion profonde.

« J'ai assuré ton sort, ma brave et excellente, femme, dit-il avec un pâle sourire. Toi aussi, souviens-toi de moi, et si tu en fus contente, pense-y et ne crains pas de me pleurer. »

C'est ainsi qu'il sortit de la Folie-Torancy pour n'y plus rentrer.

XLI

Roland de Valrémy se rendit à l'endroit où Madeleine avait laissé son adresse. Elle était très souffrante de la réaction de tant d'angoisses morales. La pauvre enfant, dès qu'elle revit son amant, rougit jusqu'à la racine des cheveux, et voila sa figure de ses mains en versant des larmes. Elle avait une fièvre assez forte. Lui-même était fatigué de la route et n'était pas entièrement rétabli. Ils causèrent une grande heure. Roland s'efforçait de la rassurer. Madeleine, demi-heureuse, demi-inquiète, le regardait et songeait au passé. On était alors au mois de février. Les fêtes du carnaval allaient commencer. A cette époque, Paris n'avait encore rien perdu de cette grosse gaieté qui s'épanchait jadis et coulait à pleins trottoirs dans les rues pavoisées, bariolées, couvertes du flot changeant des masques, d'un ruban hurlant de chars qui croulaient sous des personnages multicolores et de cavalcades fantastiques. Il semble aujourd'hui que la raison refroidie ait éteint les mascarades, ce fruit des pays ensoleillés qu'on nomme Venise, Florence, Rome, Naples. Plus de bruit, plus de rires. Quelques guenilles étranges qu'on regarde comme curiosité, par désceuvrement, dont on se détourne par dégoût. Quelques créatures prises de vin, l'inévitable cortège du beuf-gras qui, par son obligation même, paraît au milieu de la foule sérieuse si héroïquement ; si homériquement bête. Voilà notre carnaval. Mais nous avons dit adieu à cette folie française à qui les rues et les échos étaient trois jours ouverts sous l'abri du masque. Elle a perdu ses grelots et sa marotte. Plus de lazzi, plus d'éclats de rire autour d'un mot inattendu, souvent fin, souvent attique, saisi au vol par le peuple le plus spirituel du monde. La plaisanterie française, lestement troussée, sautait ces jours-là les ruisseaux, et l'aigre voix d'Arlequin la répandait d'un chariot ou d'une fenêtre à la manière romaine, avec de la farine, de l'anis et des pommes, ces oranges gauloises.

Mais alors ces choses-là existaient. Le brouhaha s'élevait le dimanche, et le mercredi des Cendres avait peine à endormir sous sa robe grise les fous mal apaisés.

Roland voulait profiter des fêtes de cette époque pour éblouir Madeleine et la produire devant ses amis. Le dimanche gras avait été le jour fixé par Valrémy pour pendre la crémaillère. Il n'en avait rien dit à la malade qu'il voyait quelques minutes par jour et qu'il abandonnait aux soins de Rolly.

Celui-ci, arrivé à Paris quelques heures après lui, avait été introduit par son cousin chez Made-

leine, à la charge de lui faire prendre patience. Rolly n'avait pas grondé Madeleine. A quoi cela eût-il servi. Mais il avait envoyé à Torancy son adresse. Il attendait le père et espérait que celui-ci arriverait à temps pour sauver son enfant. Près d'elle il était grave et triste. Sa présence seule suffisait pour ramener l'esprit de Madeleine à des pensées qui convenaient à sa nouvelle situation et pour l'empêcher de se laisser aller aux perspectives enchanteresses que Roland avait l'art de faire briller à ses yeux.

Il ignorait que Torancy n'avait désormais que faire de cette adresse. Aussi ne songait-il pas à venir trouver sa fille. En revanche il s'occupait de chercher Valrémy. A cause de ses occupations, de ses courses sans nombre, car il voulait tout voir par lui-même, et avait déclaré que le nid de Madeleine serait une merveille, le capitaine ne le rencontrait nulle part aux lieux où d'habitude on le trouvait, et la colère du vieux soldat s'augmentait de son impatience.

Le dimanche, Madeleine, qui se trouvait mieux, s'était levée et regardait distraitement la foule qui passait au-dessous d'elle, quand on apporta de chez une couturière célèbre une splendide robe couverte de dentelles. En même temps, le coiffeur arrivait et le bijoutier apportait une parure de diamants de la plus haute valeur.

"Vous vous trompez sans doute, dit la jeune fille ; je n'ai rien demandé de tout cela."

On lui affirma que cependant ces choses lui étaient destinées.

Elle renvoya tout le monde, et, le cœur gonflé, se mit à considérer bijoux et parures. C'était splendide, "mais, se disait-elle, un peu d'affection eût mieux endormi mes remords et ma tristesse que tous ces oripeaux !"

A ce moment, Roland arriva.

"Eh bien ! lui dit-il, que dites-vous de cette belle robe ? J'ai voulu que vous soyez merveilleuse. Demain, votre grâce, votre esprit seront célèbres. Il n'y a pas jusqu'à votre pâleur qui ne vous aille à ravir. Tenez, ajouta-t-il en la poussant devant une glace. Voyez si ce n'est là une tête à faire tourner toutes les nôtres."

"Nous allons ce soir dans un beau bal où chacun vous enviera. Dans deux heures, je viendrai vous prendre."

—Roland, hasarda la jeune fille, je ne suis venue à vous pour me parer comme une chasse. Je suis venue pour vous aimer dans le secret de mon cœur, et non point sous l'éclat des lustres pour qu'on envie mes bijoux. Je vous en conjure, reprenez tout cela. Aimez-moi comme à Senlis, avec mes simples habits qui m'allaient bien, disiez-vous, malgré leur peu d'appareil.

Il se promenait à grands pas d'un air mécontent. Madeleine alla au-devant de lui et lui dit :

"Vous y tenez, mon ami ?"

—Madeleine, votre refus me peine. Votre adhésion me comblerait de joie.

—Je ferai ce que vous désirez. Allez, Roland, je me ferai belle pour que vous soyez fier de moi."

Il s'en alla satisfait, et, une heure plus tard Madeleine resplendissante de miraculeuses étoffes, de bijoux sans prix, de sa beauté mélancolique, montait en voiture et se rendait au bal.

Il fut heureux. Madeleine, parée de sa timidité qui n'avait rien de gauche, de son esprit à la fois vif et doux, de cette atmosphère virginale qui l'entourait et devenait un attrait de plus pour ces jeunes blasés, obtint un succès complet. Roland, à l'issue de la fête, fut assailli d'un feu d'artifice de compliments. Il les reçut avec une orgueilleuse modestie, renvoyant à Madeleine tous leurs éloges ; mais, au fond, il était enivré, et s'il l'aima jamais, ce fut à cette minute de vanité satisfaite.

Comme ils descendaient tous deux au bras l'un de l'autre, Madeleine, un peu émue de ces fines

galanteries, de ces admirations enthousiastes, reconnaissante des soins dont son amant l'entourait, un peu oublieuse de tout le reste, Roland, radieux, la glace d'un coupé qui passait s'abaissa, laissant voir la figure pâle et contractée de Mme de Lépinoy. Tout ce que l'envie, la fureur, la jalousie peuvent mettre de fiel sur un visage humain respirait sur ses traits. Sa rivale l'emportait. Elle s'enfuit de toute la vitesse de ses chevaux, et alla pleurer au fond de son autel son bonheur envolé. Elle ne se doutait pas que la Providence allait enfin intervenir au milieu des amours et des peines, mettant ses desseins à la place de ceux des hommes, et utilisant au profit des vengeances célestes la vengeance humaine. Un homme vint droit à Roland et lui remit un billet-qu'il lut à la lueur du gaz. Cette lecture parut le contrarier vivement. Comme tous les jeunes gens, il avait noué dans le monde plusieurs intrigues dont il avait à ménager les suites.

"Suivez le porteur, lui disait-on ; on vous demande, de nécessité absolue, dix minutes de votre temps."

—Soranges, dit-il, prête-moi ta voiture, et reconduis Madeleine chez elle. Vous, mon amie, vous trouverez M. de Vaudricourt qui vous aidera à faire les honneurs jusqu'à mon retour.

A l'entrée de la rue Jacob," dit-il au cocher.

La voiture s'arrêta à l'endroit indiqué, et les deux hommes pénétrèrent à pied dans une de ses ruelles étroites et sombres du quartier latin qui sont aux environs. Son conducteur guida Valrémy jusque dans une chambre située au quatrième étage, donnant sur une cour nauséabonde et mal éclairée.

"Veuillez entrer, monsieur le comte, dit-il, la personne va venir."

—Sacrebieu ! jura Roland, que me veut-on et pourquoi me dérange-t-on pour me faire escalader ce bouge ?

Comme il disait ces mots, Torancy entra. Du premier coup d'œil, à la physionomie du capitaine, Roland vit qu'il était perdu s'il ne payait d'audace.

"Est-ce un guet-apens ? dit-il ; je croyais, monsieur, que, lorsqu'on avait l'honneur de porter ceci, on n'assina pas."

En disant ces mots, il désignait la rosette de la Légion d'honneur.

"Qui vous parle d'assassiner, monsieur. Rassurez-vous. Vous voilà devenu bien timide ! Je croyais pourtant vous avoir dit, non pas adieux, mais au revoir à notre dernière entrevue. Votre propre expérience aurait dû vous souffler que je n'assassine point, mais que je me venge. Et ! monsieur, pour un gentilhomme, vous avez avec vos adversaires de singulières expressions. Bassinet, cria-t-il, viens ici !"

Le conducteur de Valrémy reparut. C'était un ancien soldat de l'empire qui avait servi avec Torancy et qui exerçait, depuis sa retraite, une des mille petites industries parisiennes. Le capitaine lui avait demandé, au nom de la grande armée, de l'assister dans une circonstance difficile, et, sans faire de questions, l'ex-grognard avait consenti.

Il ne put, non plus que Valrémy, si brave qu'il fût, retenir un mouvement d'émotion en voyant Torancy tirer d'une armoire une paire de couteaux longs de cinquante centimètres, très-affilés et tranchants comme des rasoirs. Le capitaine en essaya la pointe et le fil sur le pouce avec une froideur imperturbable.

"Voyez, dit-il, s'ils vous conviennent. Vous avez suborné ma fille, c'est toujours moi l'insulté. J'avais le choix des armes, j'ai choisi celles-ci. Qu'en dites-vous ?"

Il les tendit à Valrémy qui les examina d'un air railleur.

"Ils sont assez jolis, ces petits couteaux," dit-il.

Il y eut ensuite un silence. Mais le jeune homme, malgré son sourire, était un peu pâle.

"Sérieusement, dit-il, croyez-vous que je vais me battre ainsi enfermé avec deux sauvages félérocs. Si vous voulez une rencontre, soit. Mais, s'il vous plaît, elle aura lieu demain matin, au soleil, devant mes amis et les vôtres, si vous en avez : tous gens connus, et non pas seuls ; car, avec ce particulier à mine farouche pour témoin, c'est peut-être pis que d'être seuls. Nous nous battons avec les armes des gens d'honneur, et non avec ces joujoux-ci qui sont des outils de boucher."

—Tu parles d'honneur, je crois, infâme drôle ! exclama soudain Torancy que la rage jeta tout à coup hors de lui. L'honneur ! où donc est le tien, être perdu de vices, gentilhomme fangeux, qui mets ta gloire dans le vol d'une pauvre fille, dans les mensonges que tu dérites, dans les promesses que tu sais aussi bien faire que fausser. Tu es un voleur ! tu m'as volé mon enfant ? Tu crois que je vais tranquillement attendre à demain pour que tu l'aies bien à ton aise trainée dans toutes les boues où tes pareils et toi se vantent ! Non, non, tu t'es trompé. Tu as pu croire que j'userais, pour te tuer, d'armes de gentilhomme, d'épées, de pistolets ! Non pas, sur ma foi ! Je te jure, sur cette croix sans tache que tu invoquais tout à l'heure, que je vais te tuer avec ce couteau-ci. Je l'enfoncerai de plus près ; je goûterai cette vengeance dont j'étais altéré et que je tiens enfin dans toute sa plénitude. Tu te défendras. Nous autres, ni moi ni ce vieux soldat honnête que tu méprisais tout à l'heure, parce que le mépris est le seul sentiment que vous ressentiez et que vous inspiriez aussi, Dieu merci ; nous autres, nous ne pouvons tuer un homme sans défense. Mais cette fois ce n'est pas un duel, c'est un combat ; c'est le jugement de Dieu !"

Valrémy recouvra alors toute sa présence d'esprit, et chercha son salut dans sa vigueur et dans sa jeunesse.

"Après tout, se dit-il, il n'y a là qu'un homme comme moi. Supposons que je sois attaqué dans la rue, et mettons de côté tout ce bagage de prédictions qui ne sont un épouvantail que pour les sots."

Il roula autour de son bras un rideau qu'il arracha d'une fenêtre, saisit l'arme qu'on lui offrait, et tomba en garde avec la précision et la science que donnent, pour quelque arme blanche que ce soit, la connaissance approfondie de l'escrime.

C'était vraiment, dans le jour fameux de la chandelle qui éclairait cette scène, un champion à la fois gracieux et viril. La tête renversée en arrière, les yeux brillants, les narines dilatées, les dents un peu serrées pourtant, le corps ramassé et prêt à bondir, il attendait.

(A suivre.)

JEUNES GENS ! LISEZ !

La VOTAIC BELT Co.

(COMPAGNIE DE LA CEINTRE VOLTAIQUE)

DE MARSHALL, MICH.

offre d'envoyer leur CÉBÈLE CEINTURE ELECTRO-VOLTAIQUE et autres INSTRUMENTS ELECTRIQUES à l'essai, pendant 30 jours aux Messieurs (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. La restauration complète de la santé et de l'énergie sont garantis. On ne court aucuns risques, attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.

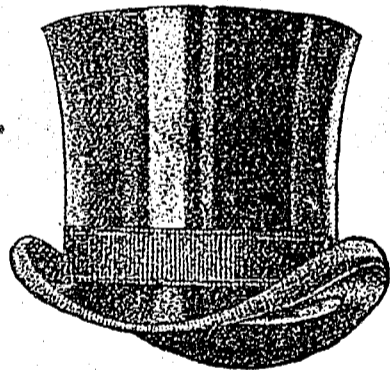
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
 LIVRES CANADIENS

A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
 FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, B. L.; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
 VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Gœsbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
 NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse de Montréal; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse de Montréal; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

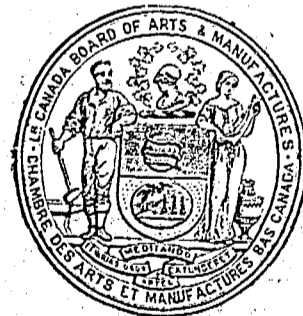
PARISIENS



LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

PARISIENS



— 21 —
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.



P. HEMOND & FILS

Fabricants de Chaussures
 1365, RUE NOTRE-DAME, 1365
 Près du Carré Dalhousie
 Donnent une attention toute spéciale aux Chaussures Fines, pour Dames et Messieurs.

L. C. de TONNANCOURT

MARCHAND-TAILLEUR
 1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
 Vient de recevoir un assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.
 COUPE GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ALBUM MUSICAL"

Recueil de Musique et de Littérature Musicale

Paraît tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, musique d'orgue et piano, romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs.

PRIX D'ABONNEMENT : \$3.00.

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centins.
 A. FILIATRAULT & C^{IE},
 Editeurs-Propriétaires,
 25, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
 Boîte 325, P.O.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVEGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infailible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALIBLÉ contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION du DR. NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

Le Baume de Jeunesse DES DAMES

Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gelures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

Flacon d'Essai seulement 25 cts.

A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
 MONTREAL.

E. A. D. MORGAN, B. C. L. AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRAS.-NAVIER.
 Boîte B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir BRILLANT.

WILLIAM SNOW

FABRICANT DE
PLUMES d'AUTRUCHES
 2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

30 DAYS TRIAL



DR. DYE'S
 (BEFORE) ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES TO SOLE on 30 Days TRIAL TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address:
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.